

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ADMINISTRATION

— ET —

REDACTION

45

PLACE JACQUES-CARTIER

MONTREAL

ABONNEMENT

UN AN - - \$0.50

Strictement d'avance



JOURNAL QUI FAIT DANSER

ANNONCES

MESURE AGATE

1ère insertion - - 10 cents

Autre " " " " 5 "

A LONGS TERMES

CONDITIONS SPECIALES

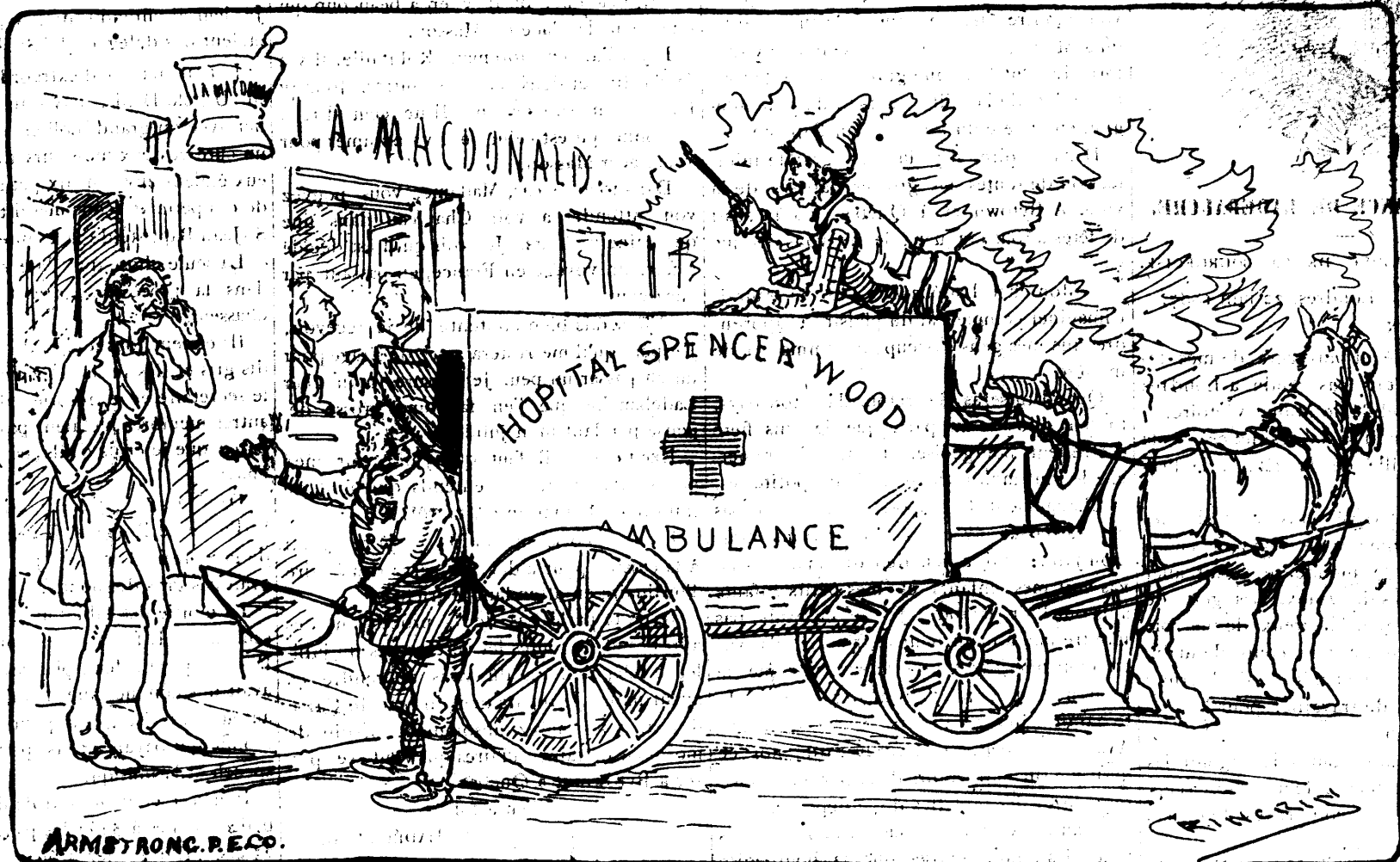
LE NUMERO

UN CENTIM

VOL. I

MONTREAL, SAMEDI, 2 JUILLET 1887

No 41



UN CAS D'AMBULANCE

LADÉBAUCHE (conducteur de l'ambulance).—Docteur, vous avez téléphoné pour l'ambulance. Avancez votre malade.
 LE DOCTEUR J. A. MACDONALD (embarrassé).—Je vous demande pardon pour vous avoir fait venir pour rien. J'ai deux patients chez moi, et il m'est impossible de dire lequel est le plus malade. Je n'ai personne à envoyer aujourd'hui.
 LADÉBAUCHE (fâché).—Vous ne devriez pas fouler le monde comme ça. Nous n'avons pas le temps de blaguer le service. J'ai mon joueur de violon qui m'attend pour aller à une danse chez Mercier. La prochaine fois que vous appellerez l'ambulance, j'espère que ça ne sera pas pour rien.

L'OBUS

Près du pont de Sèvres, sur la rive gauche de la Seine, s'élevait, noyée dans un massif de verdure, une coquette chaumière, dont les murs et la toiture disparaissaient sous l'achevêtement du lierre, de la clématite et du chèvre-feuille.
 Dans le jardin, qu'ombrageaient de vieux châtaigniers, les pinsons, les bouvreuils se donnaient de joyeux rendez-vous, et leur babillard charmait les hôtes de la maisonnette.
 Les hôtes : Pierre Barlat un brave et honnête ouvrier, dur à l'ouvrage, joyeux compagnon, ignorant le chemin du cabaret, ne cherchant d'autres jouissances que celles que lui procurait la vie de famille ; sa femme, Jeanne, une robuste paysanne, dont les grosses lèvres rouges s'ouvraient dans un franc sourire, sur ses dents merveilleuses de blancheur. C'était plaisir de voir cette joyeuse mère soigner ses trois enfants, tout jeunes encore. Jamais un moment d'impatience, et pourtant, c'était du mal, trois marmots à soigner, le linge et les vêtements à entretenir et tous les autres soins du ménage ! Tout cela se faisait en chantant, et, le soir, après le dîner, quand toute la marmaille dormait, il restait encore une bonne heure de flânerie, avec Pierre, dans le petit jardinet.
 Cette heure-là reposait des fatigues de la journée. On l'employait à faire des projets d'avenir. Trois enfants à élever, c'était une

lourde charge ; mais l'ouvrage allait bien et ce n'était pas les forces et le courage qui manquaient. Dans quelques années, Pierre serait contremaitre ; partant, la paye serait plus forte. Les mioches seraient élevés ; pendant qu'ils iraient à l'école, Jeanne travaillerait de son état, repasseuse. On mettrait de l'argent de côté et l'on achèterait la bicoque. De fait, quand ils seraient vieux, où trouveraient-ils mieux pour se retirer et manger leurs quatre sous ? Dame, on n'en aurait pas des "cents et des mille" ; mais les enfants feraient comme leurs parents, ils travailleraient et les vieux vivraient de leurs économies.
 Rêves naïfs, grossièrement traduits, mais qui faisaient le bonheur de ces braves gens.
 Les années passèrent ainsi et le rêve commençait à se réaliser. Pierre travaillait le dimanche ; il ne prenait plus de repos. Le propriétaire avait des prétentions très élevées ; mais ses prétentions n'avaient fait qu'accroître leur désir de posséder.
 Ce serait dommage, disait Pierre, de quitter cette maison, à laquelle, chaque jour, il faisait quelque amélioration. Et le jardinet ! Tous ces arbres qu'il avait plantés, d'autres en recueilleraient les fruits ! Il leur semblait que c'était un vol.
 On s'était donc mis d'accord avec le propriétaire. L'acte de vente fut signé un di-

manche. Quand Pierre Barlat sortit de chez le notaire, son titre de propriété dans la poche de son veston, "le roi n'était pas son cousin", comme il le disait lui-même, pendant qu'un bon rire épanouissait sa figure.
 Il avait été convenu tout d'abord que l'on fêterait l'acquisition par un joyeux dîner à l'auberge. Une friture de Seine, un lapin sauté et quelque bouteilles de vin de Surresnes, un vrai repas de Lucullus. Mais, quand Pierre se sentit "propriétaire", il n'y tint plus.
 —Allons dîner chez nous, dit-il à sa femme.
 Si vous aviez entendu l'intonation qu'il donna à ces mots : "chez nous" !
 Il avait pour cela, toutes sortes de bonnes raisons. La cuisine d'auberge ne valait rien ; c'était toujours les mêmes sauces, avec un affreux goût de graillon. On serait bien mieux à la maison, à l'ombre sous la charmille, la Seine à leurs pieds et, dans le fond, l'immense panorama de Paris, tout ensoleillé.
 C'est au milieu de ce bonheur, dont sa vie lui paraissait remplie, que la guerre de 1870, vint surprendre Pierre Barlat.
 C'est au fort du mont Valérien que nous le retrouvons. Pierre est canonnier. Il veille près de sa pièce, quand le général Noël, commandant le fort, s'approche, accompa-

gné des officiers de son état-major. Le général s'appuie sur la pièce et, sa lorgnette en main, il dirige ses regards vers le pont de Sèvres.
 —Canonnier, dit-il d'une voix brève, en se relevant.
 —Mon général ? répond Pierre, en faisant le salut militaire.
 —Tu vois d'ici le pont de Sèvres ?
 —Très bien, mon général.
 —Cette bicoque, là-bas, dans le bouquet d'arbres, sur la gauche ?
 —Je la vois, dit Pierre, qui pâlit.
 —C'est un nid de Prussiens ; un obus là dedans, mon brave.
 Pierre est encore plus pâle ; malgré l'apre bise qui fait grelotter les officiers sous leurs pelisses de fourrures, il lui semble qu'il est inondé de sucre.
 Personne cependant ne s'aperçoit du trouble du canonnier. Il s'approche de la pièce la pointe attentivement. Les officiers suivent l'effet du coup.
 —Bien touché, dit le général, quand la fumée est dissipée. La baraque n'était pas solide ; il n'en reste plus que des ruines.
 Une grosse larme perle aux yeux de Pierre. Le général s'en aperçoit.
 —Qu'est-ce qu'il a celui-là ? demanda-t-il avec sa brusquerie habituelle.
 —Pardon, mon général, répond Pierre, redevenu maître de lui-même ; c'était ma maison, tout ce que je possédais !

LE VIOLON

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de 50 cents par année, inva-
riablement payable d'avance. Nous le vendons
aux agents huit cents la douzaine.
Toutes communications doivent être adressées
comme suit :

LE VIOLON,
45, Place Jacques-Cartier,
MONTRÉAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTRÉAL, 2 JUILLET 1887



CORRESPONDANCE DE LADEBAUCHE.

IL ASSISTE AU JUBILÉ DE LA BOURGEOISE.

Londres, 22 juin 1887.

Mon cher VIOLON,

J'aurais manqué au plus sacré de mes de-
voirs si je ne m'étais pas rendu à Londres
pour assister au jubilé de Mame Victoire.

Je me suis rendu à la résidence de la
bourgeoise la veille de la fête, à la br-
nante.

Lorsque je suis arrivé dans la cuisine les
servantes et les hommes de cour y menaient
le sorcier. Tout le monde se faisait aller
comme des queues de veaux. Les gens de
Mame Victoire étaient heureux de me voir
arriver pour leur donner un coup de main.
Je leur ai dit que je ne tirais jamais d'arrière
lorsqu'il s'agissait de travailler pour la ma-
îtresse de la maison.

On avait descendu toutes les argenteries
et les bijoux de la bonne femme, son scep-
tre, sa couronne, son collier, ses bracelets
et ses diamants.

On avait délayé une couple de livres de
blanc de cyrus dans une grande terrine de
fer blanc afin de les éclaircir comme il le
fallait pour la grande fête. Je me suis char-
gé de la job, je saucé une grande libèche
de flanelle dans la terrine et puis je me suis
mis à frotter la couronne et le sceptre et au
bout d'une demi heure je les avais rendus
propres comme un sou neuf.

Ensuite la cuisinière m'a envoyé à la gro-
cerie du coin pour y cri une foule d'articles
qui lui manquaient pour le fricot. C'était
de la tête de clou, de la poudre à lever, des
crâqueurs, de la sariette, de l'essence de pa-
permanne, de l'huile de rose pour les che-
veux, de la menasse, des patagues nouvelles,
une grosse vessie de saindoux, deux briques
de savon jaune pour la cuisine et une demi
douzaine de palettes de savon d'odeur pour
les chambres des étrangers, des chandelles
de baleine, des tins de lobster et de sar-
dines un gallon de marinages, de la caston-
nade, du sucre blanc, des petits pois fran-
çais en cannes, deux boîtes de blacbol pour
le cirage, j'en avais un plein panier à rap-
porter

Il m'a fallu ensuite aller chez le marchand
de marchandises sèches pour des emplettes.

Parmi les choses que j'y ai achetées, il y
avait trois douzaines de jarrequières pour
des gros messieurs qui devaient assister à la
fête. La bourgeoise, lorsqu'elle veut faire
plaisir à ses amis, leur attache une jarre-
quière au jarrèt. Il parait que jamais un Ca-
nayen n'a pu arriver à cet honneur là, ça
viendra, peut-être un jour. Johnny s'y at-
tend un petit brin. J'ai acheté dans le même
magasin une couple de verges de cordonnet

en jim rabette pour relever les cheveux de
Mame Victoire lorsqu'on mettrait la grosse
couronne sur sa tête et trois verges de pa-
doue pour regarnir son bas de jupe.

Lorsque j'eus fini ces commissions la cui-
sinière me dit que la bourgeoise voulait me
voir dans la salle à dîner. Ça ne m'a pas
pris grand temps pour grimper l'escalier
quatre à quatre pour aller serrer la main de
cette bonne bourgeoise.

J'entraï dans la salle et elle m'offrit la
main.

Elle me fit signe de m'asseoir sur une chaise
à spring en mahogany.

— Comme ça, Ladébauche, tu as pris
la peine de venir jusque chez moi pour
mon jubilé ! C'est bien bon de ta part et je
t'en remercie beaucoup.

— Madame, lui répondis je, dès que j'ai
appris que vous faisiez votre jubilé le 21 de
ce mois-ci, j'ai fait mon paquet tout de suite
et je me suis mis en route. Une bourgeoise,
comme vous, qui traite si bien son monde
dans tous ses chantiers, mérite certainement
qu'on aille la saluer le jour de son jubilé. Il
y a une bonne escousse que les Canayens
ont eu une occasion comme celle-ci pour
vous montrer leur amitié. Je vous garantis
qu'à Montréal ils se proposent d'envoyer
fort. Ils font faire une grande drille de tous
les soldats de la ville au pied de la monta-
gne, en arrière du fort St-Jean-Baptiste.

Dans la soirée il y aura une grande inhu-
mation de toutes les grosses bâtisses de la
ville. A Bytown et à Québec y aura aussi
de fêtes à tout craquer ; je ne vous dis que
ça.

— Mon cher Ladébauche, tu ne saurais
t'imaginer comme j'ai du plaisir à appren-
dre que mes gens s'occupent comme ça de
ma fête.

Quand tu seras de retour dans ton pays,
tu leur diras de ma part, que je suis fière
d'être leur bourgeoise, et que je les remer-
cie de tout mon cœur pour leurs politesses.

Changement de propos, tu me vois pas
mal bardassée avec les préparations pour
mon jubilé, qui a lieu demain matin. Tu
vas voir mes enfants et mes petits enfants
s'ils ont l'air faraud. Je ne me suis pas
montré mal à main pour le fricot. Tu vas
en avoir une idée tout à l'heure lorsque je
te montrerai ce que j'ai dans la dépense. Je
te garantis que ça n'est pas piqué des vers.
Avance un peu par ici. Regarde-moi ce
qu'il y a sur le dressoir. Passe par ici. Tiens,
regarde sur les tablettes de la dépense.

L'eau me vint à la bouche, lorsque je vis
toutes les bonnes choses, que la bourgeoise
gardait pour ses invités.

Il y avait une grosse soupière de compote
de citrouille arrangée au sucre blanc, des
plâtes de tire-liche, des tartes à la ferlou-
che, des croquesignols, des tourquières au
porc frais, des tartes à la papoie, des grands
pères à la menasse, du blé d'Inde essivé,
des saucisses dans la coëffe, des prâlines de
sucre de pays, des galettes aux patagues et
au sarrasin, des soques de porc frais, des
sucreries en masse, des pines-cochines, de la
sacamité, en un mot tout ce qui se voit chez
les gros pendant les jours gras. Je vous gar-
antis que je me lèche les barbes d'avance.
Mame Victoire, après m'avoir montré ce
qu'elle avait dans sa dépense, me fit entrer
dans son salon pour y voir les belles toilet-
tes et les beaux bijoux qu'on lui avait pré-
sentés pour sa fête. Il y avait des capines
en fine dentelle, des mouchoirs de poche en
soie de toutes les couleurs, des robes en sa-
tin avec des jupes piquées, un beau bosselle
à spring, des savates brodées pour dans la
maison, et des souliers français en cuir à
patente avec des rosettes sur le devant.

Quant aux bijoux, tous étaient en pur or,
des bracelets, des chaînes, des loquets et
des pendants d'oreille comme il ne s'en
vend pas dans le bas du marché Bonsecours.
Ma foi, je suis resté interbolisé en voyant
tout ce beau butin.

Pendant que j'étais dans la salle, Mame
Victoire m'a dit comme ça :

— Comment as-tu laissé Johnny et ses
amis ?

— Comme ci, comme ça. Johnny paraît bien
fatigué des travaux du chantier. Je ne serais

pas du tout surpris, si vous receviez sa visite
un de ces quatre matins. Il a un peu besoin
de repos et une tripe sur la mer ne lui ferait
que du bien. Chapleau a failli devenir fore-
man d'une autre concerne et on a cru long-
temps qu'il allait lâcher le chantier de By-
town pour celui de Québec où la "drive"
n'est pas aussi difficile. Les amis se sont
mis après lui et ont réussi à le garder avec
eux. Ça n'empêche pas qu'il y a une belle
place de foreman à donner, celle de Mas-
son. Johnny est aujourd'hui bien en peine
pour savoir à qui donner. La cambuse se
trouve à Spencer Wood et on dit que l'air
que l'on respire par là n'est pas bon du
tout pour les pommions. Les raftmen n'y
font pas de vieux os, malgré que l'ordinaire
y soit bien bonne.

Il y a aujourd'hui des voyageurs bien
"rough" à Québec.

C'est la "crowl" à Mercier et je vous
assure qu'elle est difficile à conduire. Ces
gens-là sont engagés pour un an et il faudra
bien les endurer. Mais on espère que l'an-
née prochaine Mercier et ses hommes ne
seront plus dans le chantier. Faut vous dire
aussi, madame, qu'il y en a beaucoup qui
cherchent la place de Masson.

Il y a l'ancien foreman Robitaille, il y a
Desjardins et deux ou trois autres. Johnny
fait toujours son serpent. Il ne veut dire à
personne qui est celui qu'il va nommer pour
remplacer Masson.

Dans tous les cas, Madame, vous pouvez
vous attendre à voir Chapleau dans une
quinzaine de jours. Je crois qu'il est décidé
à faire un voyage en France, en passant par
chez vous.

— Je serais bien contente de le recevoir.
J'espère qu'il me restera assez de sirage pour
lui en passer un peu. Je t'assure, mon cher
Ladébauche, que j'en fais une grosse dé-
pense pendant mon jubilé.

Excuse moi, il faut que j'aille voir mes
petits-enfants. Je les entends qui font du
train dans la maison. A tantôt.

La bourgeoise me quitta et je retournai
à la cuisine pour aider les servantes à faire
l'ordinaire en attendant le fricot.

Je ne te parle pas de la procession, des
adresses et de toutes les cérémonies du jubi-
lé, le télégraphe a dû vous apprendre ça
avant moi. Je repars demain pour le Cana-
da, car vous aurez absolument besoin de
moi pour certaines affaires qui vont se pas-
ser à Bytown et à Québec.

Tout à toi,

LADÉBAUCHE.

Echos de la St. Jean-Baptiste

M. L. O. David au banquet de la Saint-
Jean-Baptiste, dans la cathédrale de Saint-
Pierre, a répondu à la santé de la France,
noire mère-patrie.

Dans le brillant discours qu'il a prononcé
en cette circonstance nous avons relevé la
paillette suivante :

" Depuis dix-huit siècles la France est
l'honneur de l'humanité."

Avouons que la note est un peu forcée.

Il y a dix-huit siècles la France n'était
pas encore à l'état d'embryon. Il y avait
les Gaules qui se faisaient gauler par les
Romains.

Ce lapsus de M. David nous rappelle le
vers de Victor Hugo dans le *Roi s'amuse* :
Pour le sang des Portius noble depuis mille ans.

La prédiction du VIOLON au sujet de la
Saint-Jean-Baptiste s'est réalisée à la lettre.
La pluie a empêché la procession qui a dû
être ajournée au lendemain.

En vertu du dicton :

Un dîner réchauffé ne valut jamais rien

la procession ajournée n'a pas eu le succès
des démonstrations des années précédentes.

Un grand nombre de sections n'ont pu
répondre à l'appel du comité.

Il y avait par exemple la chambre de
Commerce Française qui devait fournir un
contingent de 300 personnes ; lorsque la
procession s'est organisée deux membres
seulement MM. M. Dufresne et G. Parent
ont fait acte de présence.

Lettre du Petit Baptiste à son Papa

Montréal, 25 juin 1887.

Cher Poupâ.

Comme tu n'étais pas à Montréal pendant
la St-Jean-Baptiste, je t'écris une lettre pour
te faire assavoir des nouvelles du pays.
C'est un petit garçon de mes amis qui écrit
pour moi tout ce que je veux te dire. Je
crois que St-Jean-Baptiste était bien fâché
cette année contre les Canayens de Mont-
réal parcequ'il a mouillé à siaux pendant
toute la veille de la fête. Il y avait tant de
vase dans les rues que la procession n'a pu
marcher. La procession a été remise à ven-
dredi.

Ce jour-là il n'y avait pas beaucoup de
monde. Si on était de la procession les
enfants des Frères, elle n'aurait pas été lou-
gue du tout.

Les Canayens du Côteau St-Louis, de
St-Jean-Baptiste, de la Côte St-Paul, de
St-Henri, de St-Cunégonde et de Notre-
Dame de Grâces sont restés chez eux,
mais j'ai vu le Docteur Lanctot et M.
Madore qui marchaient dans la procession.
Je leur ai entendu dire à quelqu'un qu'ils
étaient des délégués de St-Henri.

Je n'ai rien vu d'extraordinaire, excepté
M. Urgèle Denis, l'avocat, qui faisait son
fier avec un grand collier d'or. Il y avait
un curé et deux messieurs avec lui. Devant
eux étaient environ dix petits garçons. Un
de ces petits garçons m'a dit que c'était la
St-Jean-Baptiste de la Pointe St-Charles.

La seule chose que j'aie vue de nouveau
dans la procession, c'était la société des
chasseurs.

Ils étaient tous à cheval avec des garibal-
dis gris et des fusils. Il y avait le président,
le secrétaire et le trésorier de la société, les
autres membres n'étaient pas dans les rangs
parce que je crois qu'ils étaient allés à la
chasse.

Dans la soirée je suis allé dans l'église
St-Pierre de Rome où il y avait le banquet
de la St-Jean-Baptiste. Je t'assure qu'il y
avait pas gros de monde.

La moitié des tables avait de la pratique
seulement. Il fallait être coppé pour manger
là. On payait deux piastres par billet. On
avait mis comme une manière de clôture
autour des mangeurs pour les séparer du
monde qui payait 25 cts pour entendre les
speech et la musique.

Poupâ, c'était bien drôle de voir ça ; les
belles gueules à \$2 et les pauvres oreilles à
25 cts. Mlle Tessier a bien chanté, mais les
speeches n'étaient pas le loup. Les dames
qui servaient les tables étaient bien gentilles
mais ça me faisait pitié de voir qu'elles
avaient si peu de pratiques et que tant de
beau butin allait se gaspiller.

Poupâ, je crois dans le fond que l'affaire
a fiolé parce qu'il y avait trop de rouges et
de castors dans la conçarne.

Beaugrand était là, c'est lui qui a porté
la bad lock, comme c'est lui qui a fait venir
la grosse picote quand tu m'as fait maximiser
par le docteur de la corporation.

J'avais le cœur bien gros en voyant que
ça allait si mal.

Quand les gens qui étaient à table eurent
fini de manger, ils sont venus offrir les
tickets pour 50 cts au monde qui était der-
rière la clôture. Mais ça n'a pas pris. Ils
ont répondu : on ne mange pas les restants
des autres.

On a pas eu beaucoup de *sun* à entendre
les speeches, parceque on était trop loin.

Poupâ, ce qui m'a le plus interbolisé
dans l'affaire c'était d'entendre jouer l'air
de la *Marseillaise* par la Bande de la Cité
dans la Cathédrale de St-Pierre, tout au ras
du tombeau de Mgr. Bourget et de Mgr.
Lartigue. Si je m'en rappelle bien, le
grand vicaire Trudel nous a dit que c'était
un air défendu. Aussi dans l'*Etendard* on
ne disait pas que la bande avait joué cet
air-là.

Veux-tu que je te le dise, poupâ, ma
grande conscience du bon ieu, je crois que
c'est Beaugrand qui l'a fait jouer.

C'est bien drôle tout de même, de voir
Beaugrand au banquet avec sa machine de
franc-maçon à sa chaîne de montre et fai-

sant un speech, lui qui n'avait jamais été de la St-Jean-Baptiste avant aujourd'hui, parce qu'il n'était pas considéré comme catholique.

Faut-il que ces castors soient maudits pour blaguer le public comme ça !

Ma foi, poupa, je pense que la St-Jean-Baptiste de cette année n'a pas été une grosse affaire.

Faut que je te conte une histoire drôle pour finir ma lettre. Tu m'as dit que les membres de la société de tempérance ça buvait pas. Eh bien ! tu te trompes, poupa.

Lorsque la procession a été rentrée dans la paroisse, un individu qui portait une bannière de société de tempérance, a lâché les rangs et puis il est entré au Terrapin. Oui, il est entré au Terrapin, il a accoté sa bannière sur le comptoir aux huîtres. Il a ôté son chapeau, il s'est essuyé le front et il a dit : Mon Dieu ! qu'il fait chaud de porter cette machine-là.

Il est venu au comptoir et il a avalé une grosse gobe de brandy, un coup à tirer sur les ours.

C'est drôle tout de même de voir celui qui porte la bannière de la tempérance venir claquer un coup avec les autres, hein ! c'est t'y pas vrai.

Il y avait deux ou trois bannières neuves dans la procession.

Elles étaient bien belles avec de l'or tout plein. On m'a dit que M. Beullac faisait de l'argent en masse avec ça.

Je suis ton fils,
JEAN-BAPTISTE.

COUPS D'ARCHET

Le sombrero le plus commun à Mexico coûte environ \$15 tandis que les plus élégants sont dans des prix variant de \$50 à \$60. Le métier de *dude* coûte plus cher à Mexico qu'à Montréal.

Une dame du Beaver Hall Canadien reçoit la visite d'une amie qui s'informe de sa santé. — Vos enfants se portent bien ? — Assez bien, ma chère, excepté mon petit dernier qui souffre de coliques dentifrices.

Le petit A... disait dernièrement à un de ses amis :

— Ecoute ! j'ai rencontré sur la rue Saint-Laurent une jeune fille de dix-huit ans, d'une beauté des plus ravissantes. En la voyant j'aurais voulu être maringouin pendant cinq minutes seulement.

Dimanche soir, le 26 courant, la Bande de la Cité a joué avec beaucoup de succès le célèbre morceau de musique intitulé, "La Forge dans la Forêt".

Nous conseillons à tous ceux qui n'ont pas eu le plaisir d'entendre ce chef d'œuvre de ne pas manquer l'occasion d'aller jouir de ce joli morceau qui sera joué invariablement à tous les concerts de la Bande de la Cité.

Depuis une couple de semaines on a placé un amas considérable de pierre à construction dans le jardin Viger.

Nous avons demandé au gardien à qui ces moellons étaient destinés.

Il nous a répondu que c'était pour construire une forge près de la rue. Cette forge sera appelée "la Forge dans la Forêt." Ce sera une institution permanente.

Un huissier de Montréal disait à un de ses amis à propos de la séance de clôture de l'Université Laval :

— Mon cher, je t'apprendrai que j'ai un ticket pour la séance de l'Université Laval. C'est ma femme qui me l'a fait avoir, car elle est mêlée à toutes ces affaires-là. Elle m'a dit que ça serait ben beau, ben comique. Ça c'est le cas parce qu'elle s'y entend là-dedans, c'est une ancienne institutrice.

Un monsieur cherche une pension à la campagne, dans un village, sur la voie du Pacifique entre Montréal et Trois-Rivières. Il entre dans une maison de pension et dit à la maîtresse de céans :

— Je crains que cette maison ne me convienne pas. Elle est trop près de la gare et le bruit des trains me dérangerait.

— C'est un peu bruyant, répondit la femme, mais considérez le plaisir que vous aurez tous les jours en voyant de la galerie tous les gens qui manquent leur train.



L'ILLUMINATION DU PALAIS DE JUSTICE

La Justice piquée par la curiosité, défait son bandeau et risque un œil pour voir l'illumination de son palais.

LADÉBAUCHE.—N'allez pas vous fâcher contre les Canayens à propos de ces vilaines caricatures. C'est un artiste anglais qui les a peintes. Nous n'avons eu rien à faire avec ça.

Un monsieur entre dans une pharmacie de la rue St-Laurent.

— Une douzaine de pilules de fer de Vallet, s'il vous plaît.

— Voilà, monsieur. C'est trente centins.

— Comment, j'ai coutume de payer seulement vingt-cinq centins.

— C'est la faute du gouvernement d'Ottawa.

— Comment ça ?

— Vous ne savez donc pas qu'il y a de nouveaux droits sur le fer !

— Pourquoi, dit un marchand à un de ses amis, achetez-vous tant de journaux pour les jeter dans la rue avant de les avoir lus.

— Je vais vous expliquer la raison, fit l'autre d'un air mystérieux. Je veux apporter à ma femme un journal où il n'y a pas de rapports de cas d'insolation.

— Est-elle sensible au point d'être sérieusement affectée en lisant ces accidents ?

— Pas du tout, mon ami, mais si elle apprend que le soleil commence à frapper les gens, elle va me demander de l'envoyer à la campagne. Vous savez que ça coûte cher.

Encore un trait de la vie publique de M. X.... le célèbre juge de paix de Saint-Henri, qui avait décidé qu'un tisonnier était une arme à feu.

Il avait écouté attentivement un procès où il s'agissait d'un assaut le plus élémentaire d'un mari sur sa femme.

Rajouté d'entendre les témoins, il arrêta brusquement la procédure. Il débouta l'action et, lançant des regards irrités sur la plaignante, il ajouta :

— Ça n'a pas de bon sens, de déranger la magistrature pour une cause aussi futile.

N'est-ce pas bien dit pour un juge de paix de St Henri ?

Epitaphe curieuse sur une tombe au cimetière de la Côte des Neiges.

MARGUERITE GANSE

Décédée

Âgée de 64 ans le 6 septembre 1886

Epouse de trois maris

Le dernier Joachim Dufour

Parents et amis priez pour elle.

Cette inscription n'a pas besoin de commentaires, elle est assez éloquente par elle-même.

Epouse de trois maris ! Oh ! là là !

Le G. V. Trudel en annonçant aux lecteurs de l'*Etendard* la perte qu'il vient de faire en la personne de son administrateur M. Alfred Prendergast, nommé caissier de la banque d'Helaga, tombe en larmoyant dans le lyrisme. Il conclut son article en s'écriant : "Qui donc maintenant sympathisera avec nous ?"

"C'est Bartalotte, parbleu ! Bartalotte du VIO.ON.

"Il y a idiosyncrasie (idiot-saint-crasse-hi pour les lecteurs de la *Vérité*) entre vous et lui.

"Il ne peut pas plus se passer de vous, que vous de vos récoltes semestrielles de carottes.

"Vous ne pouvez exister l'un sans l'autre.

"Nous vous conseillons fortement de prendre Bartalotte pour votre administrateur. C'est l'homme qu'il vous faut pour rendre votre feuille intéressante."

Liste des prix du Vrai Brazeau, No. 47 rue St-Laurent, Montréal. Cigares El Toro (Elephant), 20 cts réduit à 10 cts ; Creme de la Crème, 10 cts réduit 5 cts ; El Padre, 10 cts réduit à 5 cts ; Mongos, seulement 4 cts ; Cable, 5 cts réduit à 3 cts ; Noisy Boys, 5 cts réduit à 3 cts ; Progress, 5 cts ; Hero, seulement 4 cts ; Stonewall Jackson, seulement 4 cts ; Canvas Back Imperial, 20 cts réduit à 2 pour 25 cts ; Picador Importé, 10 cts réduit à 3 pour 20 cts ; Newton Importé, 10 cts réduit à 3 pour 20 cts ; Henry Clay (Genuine), 3 pour 25 cts ; Syndicate, 5 cts réduit à 2 pour 5 cts ; Cigares No. 10 3 pour 5 cts ; Reina Victoria Havana, seulement 2 cts ; Gilt Edge, 2 pour 5 cts ; Aristocrat, 10 cts réduit à 5 cts. Cigarettes Old Judge, Vanity Fair, Sweet Caporal, etc. 15 cts réduits à 10 cts.

Nous recevons une lettre signée "Canadien" au sujet des concerts de la bande de la Cité.

Nous aurions publié cette lettre avec plaisir, si son auteur avait voulu faire connaître son nom, mais nous avons pour règle invariable de ne publier aucune correspondance anonyme.

Nous approuvons les idées de notre correspondant et c'est ce qui nous fait regretter davantage qu'il n'ait pas jugé à propos de se faire connaître.

UN AUTRE FAIT REMARQUABLE

Déclaration. — Je soussignée, Elisabeth Manceau, âgée de 21 ans, demeurant au No. 36, St. Justin, déclare et dit : "Mon grand père Manceau et deux de mes frères sont morts de la consommation ; mon père et ma sœur sont inquiets de l'état de leur santé. Quant à moi, je souffrais de cette terrible maladie, depuis au delà de trois ans, et pendant ces mois derniers, je crachais beaucoup et souvent de la matière.

Le 8 février dernier, je commençai à prendre le remède de M. Leduc, pour la coqueluche, lequel remède je me suis procuré au No. 634, rue St. Laurent. Vers le commencement de Mai, je me sentis complètement guérie. Depuis, M. Leduc m'a donné un autre composé de ses remèdes "sauvages" pour me prêter des forces, et ce remède m'a remise en parfaite santé."

Je suis heureuse de pouvoir remercier chaleureusement M. Leduc de ma guérison obtenue au moyen de ses grands remèdes "sauvages."

Cette déclaration est faite en présence des témoins soussignés : Montréal, ce 21 juin 1887.

Mlle. ELIZ. MANCEAU. Ed. PRESSEAU, Marchand de bois. E. N. N. BLACKBURN. Témoins.

Les guérisons miraculeuses sont maintenant obtenues, au No. 634, rue St. Laurent, aux moyens des remèdes sauvages de M. Leduc.

L'Huile d'Argent guérit les Rhumatismes. Pas de guérison, on remet l'argent.

A. A. Wilson & Cie., Montréal.

Je ne saurais trop vous remercier de l'opportunité que vous m'avez donnée de juger de l'efficacité de votre Liniment connue sous le nom de "Huile d'Argent."

Ma femme était prise d'une mastite violente connue vulgairement sous le nom de "Poil" ou engorgement des seins par la fièvre du lait.

Avec une seule bouteille d'Huile d'Argent je l'ai guérie complètement. Je ne saurais trop recommander cet étonnant remède contre une maladie aussi douloureuse.

J'ai bien l'honneur d'être votre &c., Adélaïde Lafontaine, Lavaltrie.

La Bibliothèque à Cinq Cents voit chaque jour son succès s'affermir. D'où lui vient cette faveur particulière du public ? Il suffit de parcourir au hasard un des numéros hebdomadaires de cette intéressante publication, et l'on se rendra immédiatement compte du choix éclairé, de l'attention scrupuleuse qui président à sa composition.

Les sujets les plus variés dans le Roman, la Littérature, l'Histoire, les Voyages, les Scènes du Désert ou de la Vie Indienne, y sont tour à tour développés avec l'attrait puissant des poignantes émotions que font naître les grands spectacles de la nature, et l'analyse des sentiments les plus tendres et les plus délicats du cœur humain.

A ces divers titres, La Bibliothèque à Cinq Cents a sa place marquée d'avance à tous les foyers, où elle fera les délices du vieillard aussi bien que celles de la jeune fille.

Prix d'abonnement : un an, \$2 50 ; six mois, \$1.25. S'adresser à Poirier, Bessette & Cie, 1540 Rue Notre-Dame, Montréal.

Dans un restaurant de Paris, un client, le sourcil froncé, examine l'addition qu'on vient de lui présenter.

— Comment, garçon ! s'écrie-t-il, vous me comptez une côtelette trois francs ?

— Monsieur doit comprendre qu'il faut bien petit à petit, habituer les clients aux prix de la prochaine exposition...

Souvenirs d'Ussel, d'après le Journal des Abrutis :

Je vis un cuisinier qui, dans le potage, mit sel.

Je vis aussi le chef qui, dans les haricots vers mit sel.

Celui qui met le moins de sel est rat.

Et celui qui met le plus de sel rit.

Mais il ne faut pas toujours que celui qui sale s'y fie.

Toutefois, par mesure de propreté, à la cuisine on doit laver, laver sels.

Boisec, indisposé, a voulu consulter son docteur.

Celui-ci l'ausculte consciencieusement, le palpe, le questionne et paraît préoccupé.

— Quel est mon mal ? demanda Boisec, très inquiet de cette mimique.

— Hum ! assez grave. Gorge brûlante, langue sèche.

— C'est bien ça, j'ai toujours soif !

L'inflammation est générale. Vous buvez trop. Il ne faut plus boire.

Alors Boisec, désespéré :

— Comment, docteur, vous reconnaissez que je suis terriblement échauffé, et vous m'interdisez les rafraîchissements !

Nous avons réduit

— LES —

Etoffes à Robes

Pour 10 c., 12 c. et 15 c.

— VOUS AVEZ —

UN BEAU CHOIX

— CHEZ —

MATHIEU & GAGNON

NO. 1505

RUE NOTRE-DAME

FEUILLETON DU "VIOLON."

MONSIEUR TRINGLE

XI

AVENTURES EXTRAORDINAIRES [QUI POURRAIENT NECESSITER LA GRAVURE D'UNE CARTE SPECIALE.

(Suite)

Un glas de détresse réveillait les échos des alentours qui d'habitude répondaient aux chants des bergers. Sans s'inquiéter de l'effroi des échos, M. Tringle parcourait vallées et montagnes, traversait des rivières sur le dos de sa redoutable monture, qui quelquefois s'arrêtait court, battait l'air de sa queue convulsée, lançait des nuages de vapeur par les naseaux et reprenait sa folle course.

M. Tringle ne sentait plus son corps. Il avait conscience seulement qu'il périrait percé de part en part s'il lâchait les cornes de l'animal.

Ainsi l'homme et l'animal traversèrent :

Cormicy, au vieux château ; Ciry-Germoise, célèbre par ses récoltes de maïs ;

Leschelles, dont les étrangers admirent les grottes profondes ;

Granvilliers, connu par son petit vin aigrelet ;

La Bonneville, dont les habitants sont hargneux ;

Courpont, coupé en deux, aujourd'hui, pas un long pont ;

Saint-Pierre-au-Marché, qui fournit de gaillardes servantes ;

Coulombiers, d'où les marchands tirent de si doux fromages ;

Les ormes, une bourgade perdue dans le feuillage ;

La Tricherie, ainsi nommée d'une célèbre partie de dés entre deux seigneurs au moyen âge.

Mais M. Tringle avait autre chose à penser qu'aux antiquités, aux récoltes, aux souvenirs historiques, au bon vin et aux fromages.

Toute son attention était portée vers les cornes du taureau qu'il serrait convulsivement, sans se douter qu'il laissait dans les villages de tout le canton une légende qui devait prendre d'énormes proportions.

Il est certain que des flammes singulières s'échappaient des yeux du taureau, mis en fureur par ce cavalier qu'il ne pouvait désarçonner, tout chétif qu'il fût.

Plus d'une légende doit son origine à des faits moins palpables.

Cette fois le diable fut vu par des centaines d'individus qui pouvaient attester le costume, les cornes, la course furibonde à travers champs, prés, récoltes, ruisseaux et rivières, le diable et sa monture n'étant arrêtés ni par les pierres, ni par les coups de bâton, ni par le tocsin, ni par les pieux lancés sur leur passage.

XII

CE QU'ON PENSAIT DANS LA VILLE DE LA DISPARITION DE M. TRINGLE.

Le lendemain du jour où M. Tringle eut la malencontreuse idée de s'habiller en diable, il en résulta une émotion considérable dans la ville des Ilettes.

Thérèse se leva de grand matin pour conter à son maître l'épouvantable vision de la nuit. Après avoir frappé discrètement à la porte de la chambre à coucher du célibataire sans recevoir de réponse, la vieille gouvernante ouvrit et se sauva effrayée en apercevant le lit encore bordé.

Pleine de terreur, elle fit part de cette aventure aux servantes de la rue Tire-Lire, qui en répandirent le bruit rue du Chat-Bossu. La nouvelle circula sur la place des Belles-Femmes, pour de là être colportée dans la rue du Petit-Credo. Les gens de l'impasse Glatigny en firent part aux habitants de la ruelle des Oiseaux ; alors la nouvelle circula dans toute la ville, et chacun se redit la fâcheuse visite de M. Tringle à la famille Brou, ainsi que sa disparition.

Que pouvait être devenu M. Tringle ? Tel était le cri général pendant qu'à cette heure, accouché au taureau, le célibataire répandait la terreur parmi les populations voisines.

Certains pensèrent que M. Tringle, honteux de sa mésaventure, s'était peut-être livré sur sa personne à quelque acte déraisonnable ; mais l'existence tout entière du célibataire protestait contre la probabilité de ces violences.

Cependant de si nombreux dégâts avaient été commis dans la nuit précédente que les principaux magistrats s'assemblèrent chez le sous-préfet pour ouvrir une enquête.

Les habitants effrayés par les récits de Thérèse, enfouissaient leur argenterie dans les caves. Il semblait certain qu'un être malfaisant s'était emparé de la personne de M. Tringle, laissant sur son passage de nombreuses traces de dévastation.

La commission, composée du commissaire de police, du juge de paix, du maire du sous-préfet, fit annoncer à son de tambour un avis pour ordonner aux citoyens la fermeture des portes à la nuit tombante. On attendit au lendemain pour convoquer la garde nationale.

Quant au perruquier Chabre, il se désolait plus encore de la perte de son costume que de la disparition de M. Tringle. Mélancoliquement assis dans sa boutique et regardant les fioles d'huile Maçassar et d'huile antique que les rayons d'un mauvais quinquet piquaient de points lumineux, il était blessé de la joie que manifestaient les galopins de la ville qui se donnaient rendez-vous devant cette montre merveilleuse où étaient étalés des masques de cartons bizarres.

Les voisins, groupés autour de Chabre, cherchaient à consoler le perruquier, qui d'une voix altérée, s'écriait :

— Il faudrait être sans cesse sur ses gardes dans le commerce. M. Tringle n'a pas seulement laissé d'arrhes ! Qui payera mon costume ?

En ce moment, les carreaux volèrent en éclats, et une sorte de trombe furieuse entra dans la boutique, renversa quinquet, essences, pots de pommade, plats à barbe.

Au dehors, mille voix criaient :

— Arrêtez ! arrêtez ! Un groupe de paysans se ruait dans la boutique à la poursuite du taureau furieux, qui, pourchassé à coups de fourche, était entré dans la ville et ramenait dans ses foyers le célibataire meurtri, sur le corps duquel il restait à peine quelques lambeaux de l'habit de diable.

La foule allait toujours s'accumulant sans se rendre compte de l'événement. Les uns croyaient la boutique de Chabre renversée par un tremblement de terre ; les autres, entendant le rappel des tambours des pompiers, se disaient qu'un incendie menaçait la ville. C'étaient des propos inutiles, des paroles sans fin, de sinistres exclamations, qui ne trouvaient que trop d'échos dans la foule.

On vit poindre une grande lueur au bout de la rue.

Les pompiers accouraient, portant des torches et entraînant sur leurs pas les habitants épouvantés. Dans la rue, les voisins ouvraient leurs fenêtres et descendaient à demi habillés en gémissant :

— Hélas ! la boutique de Chabre est défoncée !

Les gamins, pleins de joie, parcouraient la ville en criant :

— Au ! au feu !

La ville des Ilettes, d'habitude si tranquille, semblait en proie à l'incendie et au pillage.

Il fallut l'intervention des autorités pour isoler la boutique du perruquier et y ramener l'ordre.

Alors à la lueur des torches apparut, caché sous le comptoir, M. Tringle qui n'avait plus figure humaine. Barbouillé de suie, son habit de diable en lambeaux, une corne pendante, il s'écriait :

— Grâce ! grâce ! Le taureau, reconnaissant la voix de son terrible cavalier, semblait répondre par un énorme beuglement : — Pas de pitié !

Le commissaire de police étant entré, le célibataire s'échappa des mains des paysans, qui ne pouvaient croire qu'ils avaient affaire à un être humain.

— Sauvez-moi, monsieur le commissaire, je suis Tringle, s'écriait-il !

Alors seulement, quoique les autorités conservassent une certaine défiance, le spectre qui prenait le nom de célibataire, fut conduit sous bonne escorte en face de Thérèse, qui enfin voulut bien reconnaître son maître ; mais à la suite de cet événement, M. Tringle passa de longues heures pleines de remords où lentement défilaient un à un les propriétaires, les boutiquiers, les servantes, les fonctionnaires publics et les magistrats vis-à-vis desquels il s'était rendu coupable de dommages pendant la soirée précédente.

Pour avoir brisé la tête du Saint-Crépin et la lanterne du commissaire ; Pour avoir cassé les sonnettes et jeté les seaux dans les caves ;

Pour avoir démantelé le long fusil de bois et les grandes lunettes ;

M. Tringle était châtié !

Voilà où l'avaient conduit les dommages envers le prochain, la violation de la propriété, le préjudice causé à d'estimables concitoyens.

Quand M. Tringle guéri put reprendre sa vie tranquille, il lui fallut indemniser le propriétaire du taureau pour l'avoir fourbu.

Les paysans réclamèrent des indemnités considérables, tant étant nombreux les dégâts commis dans la campagne.

Chabre envoya une forte note pour les réparations du costume de diable. Ce fut une occasion de faire remettre sa boutique à neuf aux frais du célibataire qui, accablé de ridicule, dut renoncer à l'espoir d'obtenir la main de Mlle Brou, qu'il ne convoitait que par intérêt.

FIN.

FIRE-WATER PROOF PAINT

NE LISEZ PAS CECI !

PEINTURE CAOUTCHOUC

Couleurs Rouge et Brun - \$ 1.10
Cerise et Jaune foncé - - - 1.25
Toute autre nuance pale - - - 2.00
Vert à persiennes - - - - 4.00
par gallon.

Après 15 années d'observations spéciales il a été prouvé que la peinture caoutchouc reste inaltérable.

Ces peintures couvriront une superficie de 500 à 600 pieds par gallon sur le bois blanchi. Ces peintures sont garanties et si elles ne sont pas telles que nous les représentons, nous remettrons l'argent et rembourserons les frais encourus.

A. A. WILSON & Cie
219 et 221, rue St-Paul, Montréal.

Pour Paraitre Immédiatement

PAUL ET BERNARDINE ROMAN CANADIEN

Par J. FERD. MORISSETTE.

Un Volume de 250 Pages environ, - Prix 25 Cents.

Adressez toute commande à

IMPRIMERIE GÉNÉRALE,

45, PLACE JACQUES-CARTIER,

MONTREAL.

Boîte 880 B.P.

LOTTERIE NATIONALE

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois.

La valeur des prix qui seront tirés le

Mercredi, 20 Juillet 1887

— SERA DE —

\$60,000.00

COUT DU BILLET

Première Série - - - \$1.00
Deuxième Série - - - 25 cts

— Demandez le catalogue des prix —

Le Secrétaire,

S. E. LEFEBVRE,

19, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL

L'HOTEL CANADIEN

D'OTTAWA

Depuis plusieurs années le public s'est plaint, avec raison, de ne pouvoir trouver un hôtel canadien de première classe à Ottawa. M. Georges Latrémouille a rempli cette lacune en ouvrant un magnifique établissement où les voyageurs trouveront tout le confort désirable : chambres spacieuses, bien aérées, meublées avec luxe dans le dernier goût. L'hôtel est au centre de la ville avec vues sur le Parc et la rue Sussex. La buvette renferme les vins des meilleurs crus. Les députés qui y ont logé pendant la dernière session se déclarent parfaitement satisfaits. Prix modérés. L'Hôtel Canadien est aux numéros

536 et 538, RUE SUSSEX.

25 juin—2m

UNE INNOVATION



Bonne nouvelle pour les gourmets. Le père Cizol vient d'introduire dans son restaurant les véritables Chinois de la Mère Moreau, pruneaux, pêches, cerises à l'eau-de-vie, le Punch Cizol. Rien de mieux pour arroser ses pieds de cochon. Jno P. CIZOL, 72 rue St. Laurent.

L'Huile d'Argent guérit les Rhumatismes. Pas de guérison, on remet l'argent.

J. N. LAMARCHE

RELIEUR

No. 17, RUE SAINTE-THÉRESE

Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel
MONTREAL.

Reliure commerciale et de goût exécuté avec soin promptitude, et à prix très modérés.